L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No. 73, RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE MATIN 22 FEVRIER.

CHRONIQUE THEATRALE.

La Comédie Royale.

Roland à Roncevaux. — Bénéfice de Mlle Léonia Carini.
Départ de Sarvini et de sa troupe.

On manquerait à sa mission de chroniqueur des théâtres, si on ne disait quelques mots de la pièce à grand spectacle, qui s'est jouée dans nos rues mardi dernier, et que l'on pourrait intituler *La Comédie Royale*. Les personnes qui se disent les mieux informées assurent que la rentrée de Sa Majesté le Roi du Carnaval dans sa bonne ville de la Nouvelle-Orléans, y avait attiré quarante mille étrangers, et qu'ils y ont apporté quelque chose comme deux millions de piastres.

Voilà une belle recette, et c'est vraiment dommage qu'elle ne se renouvelle pas plus souvent. Quelques représentations comme celle du Mardi-Gras, dans le cours d'une année, feraient grand bien à notre métropole appauvrie. Mais la *Comédie Royale* ne se joue qu'une fois de janvier à décembre, et, comme dit le proverbe, il faut se contenter de ce que l'on a. Il y aurait moyen cependant d'en tirer meilleur parti ; ce serait de la diviser en plusieurs actes, et de la faire durer une semaine.

Puisque la présence de Sa Majesté Carnavalesque parmi nous, attire tant de curieux et nous apporte ce que les expositions industrielles et les foires donnent à d'autres centres de population, il faudrait prolonger son règne, donner le plus grandes proportions aux solennités et aux hommages que réclament les droits de sa couronne. Le nombre des spectateurs accourus ici de tous les points du vaste horizon qui embrasse les Etats-Unis, augmenterait, et une fois arrivés, ils resteraient, soyez en sûr, aussi bien huit jours que vingt-quatre heures.

La passion des spectacles est innée chez l'homme ; on la retrouve partout, dans tous les temps, parmi les peuplades les plus sauvages comme au sein des nations civilisées. La nécessité fait de nous des industriels et des commerçants, mais nous avons tous un goût naturel pour ce qui flatte l'imagination en frappant notre ouïe ; nous avons beau dire et beau faire, nous naissons, tous tant que nous sommes, poètes et artistes. Si, au lieu d'une simple parade, le passage du grand roi Carnavalo, dans sa chère ville du Croissant, formait un drame tragi-comique en trois ou quatre actes, on peut considérer comme certain que la pièce aurait un succès immense.

Il y a là de quoi faire travailler l'esprit de ceux qui, en donnant de l'extension à la fête du Mardi-Gras, ont déjà si bien mérité, depuis quelques années, de leurs concitoyens apparvis et attristés. C'est un filon d'or que l'on a trouvé au milieu des roches arides de la misère, et il faut l'exploiter habilement. Que ces messieurs, les hauts dignitaires de la cour du Roi Carnavalo, s'inspirent des exemples laissés à la postérité par les ministres des monarques les plus puissants de l'Europe.

Qu'ils se rappellent seulement cette fête célèbre organisée par Colbert, pour remplir les coffres vides de Louis XIV, et dont les résultats furent supérieurs au produit des taxes les plus absorbantes.

Jeudi soir, la reprise de *Roland à Roncevaux*, au Théâtre de l'Opéra, faisait rentrer la ville dans le sillon de ses habitudes et de ses plaisirs scéniques. Cette représentation était au bénéfice de Mlle Léonia Carini. Sauf quelques unes de ces petites défectuosités, qu'il est impossible d'éviter à la première édition d'une œuvre quelconque, les choses ont suivi le cours le plus favorable.

La mise en scène de *Roland à Roncevaux*, est brillante et pittoresque ; elle a le charme de la variété. Les costumes, surtout ceux des femmes, flattent agréablement la vue. La musique de cet opéra est d'un style élevé et très noble ; les motifs gracieux n'y manquent pas, pour faire diversion aux masses sonores de l'ensemble. Il est fâcheux que les beautés de ce poème musical, beautés de premier ordre, soient achetées au prix de longueurs fatigantes.

Ce n'est pas que *Roland* soit matériellement plus long que les autres grands opéras ; si parfois il paraît tel, c'est que la phrase, d'ailleurs bien commencée, ne coule pas d'abondance, elle hésite en chemin, semble se heurter à des obstacles infranchissables, se divise, et relie ses fragments avec peine pour reprendre son cours. Cette observation, bien entendu, ne s'adresse qu'à certains passages. Dans beaucoup d'endroits la phrase de Mermet se déploie avec la facilité qui accompagne les inspirations riantes, ou avec cette ampleur majestueuse que prend toujours l'expression des sentiments purs et élevés.

Rien n'est plus élégant, plus suave, que la romance de Salida au premier acte :

"Sous le beau ciel de notre Espagne
"Mon père est émir et seigneur."—

si ce n'est cette ballade *qui chante les amours du grand Selimon* :

"Le roi soliman et demander un jour
"Les dijons, les oiseaux, et toute sa cour."

On peut certainement placer parmi ces jets lyriques les plus splendides, ce morceau que Roland chante à la fin du premier acte, et que le chœur répète :

"Superbes Pyrénées
"Qui dresser dans le ciel
"Vos cimes couronnées
"D'un hiver éternel,
"Pour nous livrer passage
"Ouvrez vos larges nances
"Faites naître l'orage,
"Vous verrez les Francs !"

Il y a d'autres morceaux dans un style analogue, auxquels nous ne pouvons faire allusion que de loin et en courant. On comprend aisément que dans une chronique, où il faut insérer tant de choses et dire un mot d'un si grand nombre de personnes, il n'est pas possible d'insister sur chaque beauté de l'œuvre, ni sur la manière dont chaque artiste interprète celles qu'il doit faire ressortir.

La part des chœurs, dans *Roland à Roncevaux*, est extrêmement importante et non moins belle.

Nous l'avons dit maintes fois, il faut prendre en considération la rapidité avec laquelle les opéras de différents auteurs se succèdent sur la scène de notre théâtre. Nous ne sommes pas ici en Italie, où le même ouvrage se reproduit, sans désemparer, pendant six semaines. Il faut à notre public du nouveau et toujours du nouveau. Il en résulte forcément des imperfections et des accidents à l'orchestre, au-delà de la rampe, et dans le mouvement des décors. Il est toujours soutenu, quand on les signale, qu'on leur accorde *in petto* l'indulgence qui leur est due.

Malgré les inconvénients attachés à cette succession haletante d'opéras, les chœurs, à la représentation de jeudi, ont très convenablement occupé la haute et large place qui leur était faite. L'orchestre aussi chante beaucoup dans l'œuvre de Mermet, et on peut lui appliquer ce qui vient d'être dit des chœurs.

Roland est un des rôles où M. Gueymard apparaît avec tous ses avantages. Parmi les morceaux où il a le plus brillé, nous citerons le récit à l'archevêque Turpin :

"J'étais mes jeune encor, lorsque je vis en rêve
"Un ange radieux, le bras armé d'un glaive."

Non pas que M. Gueymard n'ait point été aussi bien aux autres endroits, mais simplement parce que celui-ci s'est présenté tout d'abord à notre souvenir.

Nous avons constaté avec plaisir, à la dernière représentation des *Huguenots*, que la voix de M. Mayan avait vibré avec plus de force qu'elle n'avait fait jusque-là. Nous avons écouté cet estimable artiste, jeudi, avec un surcroît d'attention, et nous avons éprouvé le même contentement qu'à la représentation des *Huguenots*.

M. Feitlinger a de la voix, et même beaucoup ; en outre, il est bon musicien. Il a un sentiment exact de la mesure, une intelligence parfaite des situations. Mais son élocution laisse à désirer ; s'il articulait ses mots plus largement et avec plus de vigueur, ses sons se décompteraient avec plus de netteté, ils sortiraient clairs et fermes et pénétreraient en droite ligne dans les oreilles de ses auditeurs.

M. Lourdet (Granelon) possède une belle voix, que tout le monde ici connaît maintenant.

Ce chanteur tirerait un bien plus grand parti de ses moyens naturels, si d'une part il les condissait d'une main plus ferme, et d'une autre leur imprimait un élan plus décidé. La voix, quand on la laisse aller trop à ses caprices, devient flottante, et oscille au lieu de marcher droit au but.

A chaque représentation nouvelle, Mme Fursch-Madier cueille le fruit nouveau et toujours plus brillant qu'un travail assidu lui a préparé. Plus la saison lyrique s'avance, plus cette cantatrice met en pratique les préceptes les plus difficiles de son art.

Combien de fois ne l'avons-nous pas dit mais on ne saurait trop le répéter : le dernier mot de l'art, sous toutes ses formes, c'est de plaire. En poésie, en peinture, en musique, *la raison de celui ou de celle qui plaît, est toujours la meilleure*. Au commencement nous avons été un peu exigeant envers Mme Fursch-Madier, précisément parceque nous lui reconnaissions un vrai mérite. Depuis, comme ses notes élevées se sont arrondies, et sont devenues plus douces ! comme son jeu parle aujourd'hui ! comme sa physionomie reflète tous les mouvements passionnés de l'âme !

Mme Fursch-Madier a fait des progrès qui nous étonneraient, si nous ne savions que la puissance du travail est infinie. La voici arrivée à la sphère supérieure de l'art du chant, car elle plaît à son public, elle lui plaît beaucoup.

Ces mots de travail et de progrès nous conduisent directement à la bénéficiaire de jeudi soir, à Mlle Léonia Carini. En effet, il n'est pas difficile de voir que cette jeune personne prend son art au sérieux ; elle produisit cette impression sur nous dès ses débuts, et tout, depuis cette époque est venu nous fortifier dans notre opinion.

Mlle Carini a eu un charmant bénéfice : le rôle de Saïda, dans *Roland à Roncevaux*, lui a porté bonheur. Elle y chante près de Mme Fursch-Madier, qui remplit celui d'Alde, et, malgré ce voisinage, elle a très gentiment captivé l'attention de la salle. Du reste, Mme Madier, en excellente camarade, semblait être la première à l'encourager du regard et du geste.

Une couronne de gros et de beaux bouquets, des applaudissements et deux rappels, telle a été la moisson cueillie par Mlle Carini jeudi soir.

Dans l'intervalle du troisième au quatrième acte de *Roland*, cette jeune cantatrice a chanté la grande cavatine de *Fiorina*, du maestro Pedrotti, auteur d'opéras renommés en Italie, et aujourd'hui directeur du Théâtre Royal de Turin. Cet intermède a efficacement contribué au succès de la soirée. Le public l'a accueilli avec une satisfaction on ne peut plus flatteuse pour la bénéficiaire. Mlle Carini n'a pas seulement chanté cette cavatine, elle a joué, avec une finesse tout italienne, la scène dont elle fait partie.

Demain aura lieu le bénéfice d'une autre artiste, qui a beaucoup fait pour mériter les sympathies de notre public. Nous voulons parler de Mlle Lagye. Souvent sur la brèche, chantant toujours avec le plus grand soin, modeste et d'une excellente tenue en scène, Mlle Lagye s'est fait aimer de notre population, et nous avons entendu dire plus d'une fois que nos dames s'intéresseraient d'une façon toute particulière au succès de son bénéfice. Nous espérons, pour cette artiste, que les habitués de notre théâtre s'empresseront de lui témoigner leurs bons sentiments en allant l'applaudir demain.

Quand ces lignes seront sous les yeux du lecteur, Salvini et sa troupe seront déjà bien loin de nous. Merci à ces nobles fils de l'Italie, qui nous ont fait passer de si agréables soirées ! ils nous ont quittés pour se rendre à l'île de Cuba ; de là ils iront au Mexique, d'où ils se mettront en route pour faire le tour de l'Amérique Méridionale. Puisse un succès constant les accompagner dans ce long pèlerinage ! Nos vœux les accompagneront jusqu'au jour où, satisfaits et désireux d'un repos mérité, ils retrouveront leurs familles et leurs amis sous le ciel natal.

A. M.

FEUILLETON

LE CHEVALIER DE KERAMOUR.

(LA BAGUE DE CHANVRE.)

PAR PAUL FÉVAL.

III—(Suite.)

—Alors, conclut-il, voyant la faiblesse de mes objections, c'est dit, je vas faire mon paquet, sûr et vrai, et lier mes bagots.

Il s'éloigna. Je descendis à l'écurie pour seller Taupin. Ce n'était pas un coursier de bataille. Il avait charroyé du charbon pendant dix ans dans la forêt de Quimperlé, avant de venir chez nous, et je le voyais porter mon oncle depuis tantôt dix autres années aux foires et pardons des alentours ; mais ces petits chevaux du Finistère, vifs et sobres comme des chèvres, vivent aussi vieux que les corbeaux. Le nom de Taupin disait sa robe qui était noire avec des pelets d'un gris-fauve. Il allait la tête basse, et les jambes écartées, mais il allait tant qu'on voulait.

Je lui mis ma valise sur le dos et le fis sortir dans la cour. Mon oncle était debout et les bras balans à la porte de l'écurie. Sa pipe éteinte pendait tristement à ses lèvres.

—Chevalier, me dit-il d'une voix véritablement altérée, te voilà donc qui t'en vas, mon pauvre petit gars ! Trois pécholes mortels ! Coquine de duchesse Anne ! Saligaude de Vivracte ! Je n'aurais pas cru que j'aurais tant de mal à me séparer de toi ! Et il faudra que le Merlin mette six autres fûts avec une barrique de vin vieux que j'avais oublié. Il peut bien ajouter un tonnelet d'eau-de-vie, pas vrai, cadet ! Foi de Dieu ! foi de Dieu ! calotte à papa ! j'ai le cœur trop triste ! Veille à Taupin dans les descentes ; le fer de derrière, à droite, n'a plus qu'un clou. Et ne me la fais pas trop pleurer ; j'entends Vivette à qui j'ai permis d'aller t'attendre au Grand-Carrefour. Veux-tu boire un coup ? Non ! Alors, bon voyage. La treizième barrique ! Si j'étais notre âne, je brairais.

Il me serra la main terriblement dur et se sauva dans la cuisine.

Les cinq valets et les six servantes me tirent escorte jusqu'au seuil de la cour. Il ne manquait que Josson. Un instant, je le cherchai des yeux, puis je n'y pensai plus.

—Bonsoir-à-revoir, monsieur le chevalier ! criaient tous ces braves amis, à tête, ça va faire du deuil assez par chez nous de ne plus vous voir ni soir ni matin et le Merlin à la place de vous, misère de malheur ! La bénédiction du bon Jésus et de la Sainte Vierge Marie ! C'est la maison qui sera grande ! Portez-vous bien, monsieur le chevalier, et le paradis après vos jours !

Je mis Taupin au petit galop dans le chemin qui montait à la lande entre les deux taillis de châtaigniers. J'avais donné des poignées de main à tout le monde, hélas ! et plus de deux avec. Mais, jusque par delà les taillis, je les entendis qui récitaient pour moi le *Pater noster* de sit bon cœur !

Tout ce que je voyais me serrait la poitrine, le pré gras où l'on coupait l'herbe pour l'étable, le *douhet* (bassin), près de la fontaine où les laveuses battaient le gros linge en mesure, les guérets qui attendaient encore les semailles de blé noir, et les choux, grands comme des arbres, et les froments déjà hauts qui ondulaient à la brise. Chapeau bas, je dis adieu au clocher et j'envoyai un baiser aux deux pauvres croix de bois plantées l'une à côté de l'autre dans le petit cimetière.

Là, dans le cimetière et dans l'église, l'histoire de notre maison était racontée par les tombes. Nous avions été toujours en descendant depuis des siècles. Dans le chœur de la paroisse trois Kéramour dorment sous des dalles de granit, et les dalles disent de chacun d'eux : Haut et puissant seigneur....

Puis la mort avait passé le seuil. Trois autres tombes étaient tout près du porche, —puis d'autres vers le milieu : des maîtres et des maîtresses de Pendor,— puis les deux dernières qui n'avaient ni tables ni grillages et se cachaient le long du mur.

Vers quel autre lointain champ de repos allais-je, moi, le banni, plus pauvre qu'un mendiant ? Quelqu'un prendrait-il seulement la peine d'écrire mon nom avec un "priez Dieu pour lui" sur les deux lattes croisées pour marquer mon dernier asile ?

Foi de Dieu ! comme disait mon oncle, le soleil brillait là-haut joyeusement, annonçant déjà sa chute par le rose orangé qu'il mettait aux rebords des nuages. Je n'étais pas d'humeur à garder longtemps ces mélancolies.

J'allongeai un coup de houssine à Taupin et je me dis :

—Chevalier, mon seul ami, c'est quand on est au bas de la côte qu'il s'agit de remonter. La méchante veine ne peut pas durer toujours, et Dieu t'a fait un fier cadeau, mon homme, c'est de n'avoir plus rien à perdre !

La route montait, justement. Au sommet, comme une opulente couronne, le parc de Keramour arrondissait les jeunes verdures de ses vieux arbres.

Je me dis encore :

—Puisqu'on peut tout perdre, on peut tout gagner au jeu de la vie. En avant, Taupin, ma bique ! Tu ne t'en doutes pas, ni moi non plus, mais nous allons peut-être à notre fortune !

Comme je parlais ainsi, j'entrai sous la futaie pour abréger la route qui devait me conduire au Grand-Carrefour.

Je n'avais pas fait deux cents pas sous le couvert que je vis quelque chose de noir pendre à une branche comme ces sentinelles de paille qui gardent les cerises mûres contre le pillage des merles et des moineaux.

Je pensai tout de suite à ce pauvre bonhomme de Legall, le chantre de Guidel, et je m'approchai dans l'intention de couper la corde, s'il était temps encore, par hasard.

IV.

LE GRAND-CARREFOUR.

Le cuisinier Vatel s'est rendu célèbre dans l'univers entier par un suicide du même genre que celui de M. Legall. Tous les deux moururent victimes d'une humiliation professionnelle. J'espère que les présents mémoires feront passer le nom du fanatique de Guidel à la postérité la plus reculée. Je lui dois bien cela, comme on pourra le voir.

L'odeur qui empestait l'air me convainquit tout de suite de l'inutilité de tout secours. Il y avait une nuée de mouches à l'entour du cadavre. Je pus voir que la main crispée du malheureux tenait encore ce fatal carré de parchemin où était inscrit le verset apocryphe inventé par le nevey Grippe-Soleil.

Je remarquai encore autre chose. On sait le préjugé populaire qui s'attache à la corde de pendu. Il me sembla qu'on avait beaucoup dîmé déjà sur celle de l'infortuné Legall. Elle était réduite, par de nombreux emprunts, au tiers de sa grosseur et toute effilochée.

Je payai un *requiem* au défunt sans lui dérober en échange aucun brin de sa corde, et je continuai ma route. Trois minutes après, je débouchais dans la grande avenue de Keramour et je mettais pied à terre pour recevoir dans mes bras ma petite Vivette chérie, qui pleurait comme une Madeleine.

Nous fûmes bien longtemps avant de parler. Je la sentais qui vibrait sur mon cœur dans toute l'étendue de son âme.

L'air était doux qui venait des grandes roches de Kerpape et de la falaise de Locmener. Ce vent du large, si cher à la poitrine des Bretons, chantait mélancoliquement dans les ramures et bordées par trois rangs d'arbres gigantesques, adossés partout à la futaie. Autour des vieux troncs qui déchaussaient leurs racines énormes, la mousse verte et fauve-grolsault, comme une chevelure, tachée çà et là par les toitures basses, épaisses et brunes, des monstrueux champignons. Par places, les bords du chemin étaient tout bleus de pervenches, et de chaque côté des fossés, aussi bien que le long des ornières profondes, la lande renaissait, mêlant l'or des ajoncs au rose obscur de la bruyère dont l'odeur d'incendie allume la passion du chasseur.

Trois des percées allaient à la mer parce que le domaine de Keramour est un promontoire. L'allée de l'ouest tombait dans l'immensité de l'Océan, l'allée du sud aperçevait l'île de Groix et ses roches sauvages, l'allée de l'est regardait le clocher de Larmor, les remparts de Port-Louis et la rade de Lorient, bizarre et jolie comme un coin du paradis de l'Inde ; l'allée du nord, enfin, dirigée vers la ferme, découvrait les larges échappées, forêts, plaines et montagnes qui vont de Kervaliez à Pendor.

Ces noms peuvent vous sembler barbares. Pour nos oreilles bretonnes, ils sonnent comme l'harmonie des syllabes grecques réunies le cœur des guerriers pélasges, évoquant sur la côte rocheuse l'Ilissus, l'Eurotas ou la bleu-nimée Argos.

(A continuer.)

VAPEURS

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE.

SEULE LIGNE DIRECTE POUR LA FRANCE.

Les Vapeurs de la Ligne de la Compagnie Générale Transatlantique entre New York et le Havre, touchant à Brest.

Les nouveaux et splendides bâtiments de cette ligne favorite partiront comme suit de l'embarcadère No. 50, Rivière du Nord—

EUROPE, Lemaric, Samedi, 21 février.
SAINT-LAURENT, Lachenez, Samedi, 17 mars.
PEREIRE, Daniel, samedi, 21 mars.
AMERIQUE, Roussan, samedi, 4 avril.

PRIX DU PASSAGE EN OR y compris le vin POUR BREST OU LE HAVRE :
Première cabine, $125. Seconde cabine, $75.
Billets d'excursion à prix réduits.
Ces steamers ne prennent pas de passagers d'entrepont.
Les voyageurs américains qui vont sur le continent européen ou qui en reviennent en prenant les steamers de cette ligne évitent les ennuis et les de voyage par les chemins de fer anglais et de la traversée de la Manche, tout en s'épargnant beaucoup de temps et d'argent.
Pour fret ou passage, s'adresser à
A. MAHENZIES,
Agent, 55, Broadway, New-York,
ou à L. GRASD, Agent,
nov—21d 2, Gallier Cours, Lafite H. N. O.

Compagnie de Ligne de Steamers d'Etat.

Steamers de premier ordre, à hélice, construits sur la Clyde, faisant le service régulier entre la Nouvelle-Orléans et Liverpool, et entre Glasgow et New Yorkes et Boston :
STATE OF LOUISIANA, 2000 ... capt. Stewart
STATE OF MINNESOTA, 2000 ... capt. Hamlin.
STATE OF ALABAMA, 2400 ... capt. Flint.
STATE OF PENNSYLVA. 2200 ... capt. Brace.
STATE OF VIRGINIA, 2600 ... capt. Sadler.
STATE OF GEORGIA, 2600 ... capt. Cooper.
STATE OF NEVADA, 2000 ... .
STATE OF FLORIDA, 2000 ... .
STATE OF DAKOTA, 2000 ... .
Les steamers de cette ligne partiront de la Nouvelle-Orléans pour Liverpool, directement, toutes les trois semaines.
Il recevra du fret et aurait des connaissements pour le Havre, Brême, Hamburg, Anvers, Rotterdam et tous les ports du Continent.
Des billets de retour, tous pour 14 MOIS, se vendent à des prix réduits, ainsi que des billets pour l'Angleterre et l'Europe.
Bons pour espèces sans charge extra.
Une surveillante de chambre et un médecin sont engagés sur chaque steamer. On n'a rien à payer pour leurs soins et pour les médicaments.
On vend ici des billets d'émigration aux parents qui désirent les envoyer à leurs amis.
Ces steamers passent la barre en tout temps, sans détention.
Pour fret ou passage, s'adresser à
A. K. MULLER & SON,
Au No 26 de la rue Carondelet.
5oct—3m Agents.

BREME.

Compagnie de Vapeurs du Lloyd de l'Allemagne du Nord,

Faisant le service entre BREME et la NOUVELLE-ORLEANS, avec escale au Havre, à Southampton et à la Havane.

Les vapeurs de la Compagnie du LLOYD DE L'ALLEMAGNE DU NORD reprendront leur service régulier comme suit :

	DE BREME.	DE LA NOUVELLE-ORLEANS.
Kosin.....	8 nov.	21 déc.
Strasburg...	15	21
Hannover...	2 déc.	4 janv—1874
Frankfort...	12 déc.	15
Kosin.....	13 janv—74	15 fév.
Strasburg...	2 fév.	7 mars.
Kosin.....	24 mars	25 avril.

Les jours de départ (suivants) seront annoncés plus tard.
En partant de Brême, les steamers touchent au Havre à la mer pour y recevoir du fret. Au retour, ils touchent à la Havane et à Southampton, pour embarquer et débarquer les passagers et le fret.

PRIX DU PASSAGE
De Brême, Southampton ou le Havre—à la Havane ou à la Nouvelle-Orléans.
Chambres..... $150 en or.
Entrepont..... 40
De la Nouvelle-Orléans ou de la Havane à Southampton,—au Havre ou à Brême :
Chambres..... $150 en or.
Entrepont..... 35
De la Nouvelle-Orléans à la Havane :
Chambres..... $35 en or.
Entrepont..... 15
Des billets de passage de Brême, Southampton ou le Havre, pour la Nouvelle-Orléans, sont délivrés par les agents du Lloyd.
Pour plus de détails, s'adresser à
ED. F. STOCKMEYER & CO., Agents,
8 sont—1an Au No 42 de la rue de l'Union.

HAMBOURG.

Compagnie de Vapeurs Hambourgeoise.
Communication directe entre le Havre, Cherbourg, Hambourg et la Nouvelle-Orléans, par voie de Southampton et de la Havane.
Les magnifiques steamers de la Compagnie :
Germania, Capt. Wibken.
Hansa, Capt. Hansen.
Saxonia, Capt. Nielsen.
—Partiront comme suit—

De Hamburg.	Havre.	Southampton.	Nile-Orléans.
		"Vandalia."	
Janv. 31	Fév. 7	Fév. 6/7	Mars 11/14
		"Germania"	
Mars 14	Mars 17	Mars 21	Avril 22

En partant de Hamburg, les steamers touchent au Havre, à Santander, à la Havane, et dans le Havre de retour ils touchent à la Havane et à Santander, à Cherbourg, (éventuellement au Havre), pour embarquer ou débarquer les passagers et le fret.
PRIX DU PASSAGE PAYABLE EN OR :
De la Nouvelle-Orléans à Cherbourg, à Santander, ou à Hamburg :
Première Cabine, $150—Entrepont, $35.
De Hamburg ou Cherbourg, à la Nouvelle-Orléans, Santander à la Havane ou à la Nile-Orléans :
Première Cabine, $150—Entrepont, $40.
On peut obtenir des billets de passage du Havre, de Cherbourg, de Southampton, de Santander, etc., en s'adressant aux soussignés.
On signera des connaissements pour tous les ports du Continent. La Banque ali un intérêt de six pour cent l'an sur les dépôts de soixante jours et davantage ; elle émet des certificats de dépôt, pour six ou douze mois, à un intérêt plus élevé.
4 juil—1an T. D. VAN HORN Calasier.

Compagnie d'Assurance Mutuelle
—DE LA—
Nouvelle-Orléans.
A la coin des rues Canal et Camp.
QUATORZIEME ETAT ANNUEL.
CONFORMÉMENT à sa Charte, la Compagnie publie l'état suivant :
Primes de l'année expirée le 31 janvier 1873, comprenant les primes non expirées prises le 1er janvier 1872 :
Sur les risques d'incendie... $414 563 53
Sur les risques de mer... 101 150 83
Sur les risques de rivières... 42 874 64
Total des primes... $558 588 94
Moins primes non expirées à la date du 31 décembre 1872... $123 809 93
En moins—Primes remboursées... 11 776 58
$135 582 51
Montant net des primes... $423 276 43
Réassurances... $ 4 923 92
Pertes payées... $142 070 07
Pertes sur mer... 67,172 00
Pertes sur rivières... 9,778 91
$219 020 98
Dépenses, taxes, etc., intérêt... 17,401 45
Commissions des agences d'agences... 1,798 87
Réaction (rebate) aux assurés... 36,773 40
Intérêt semi-annuel sur le capital... 6,000 00
Cinq pour cent payé en août 1873... $25,000 00
Cinq pour cent payable en février 1874... 25,000 00
50,000 00
417,914 68
Réservé pour réclamations non réglées... $ 3,361 75
L'actif de la Compagnie est comme suit :
En caisse... $ 40,407 16
Fonds à recevoir, pour primes... 15,077 16
Bonds de la ville et autres bonds... 135,000 00
Actions de la Compagnie et autres... 67,314 50
Billets en garantie et billets hypothécaires... 279,736 69
Primes en voie de recouvrement... 106,270 67
Comptes en suspens... 3,560 79
Primes d'agences pour décembre... 11,013 20
Mandats... 6,799 20
Réassurances... 4,524 21
Louisiana Cotton Factory... 1,979 83
Propriété au coin des rues Canal et Camp... 70,962 77
Autres propriétés foncières... 20,352 20
Due par des Compagnies d'assurance... 7,405 76
$774,505 77
Dépréciation... 97,560 94
Valeur sur le marché, au comptant... $676,944 83
PASSIF.
Capital... $500,000 00
Risques non expirées... 125,608 93
Intérêt sur le capital 6 cent... 25,000 00
Intérêts et dividendes non collectés... 1,115 16
Etats à payer... 7,777 50
Réclamations non réglées... 2,261 75
Réserve de 2 1/2 pour cent sur les primes... 10,145 87
676,944 83
L'état qui précède est une copie exacte faite sur les livres de la Compagnie.
J. TUYES, Président.
J. W. HINCKS, Secrétaire.
Signé sous serment, pardevant moi, ce 3 de janvier A. D. 1873.
P. CHS. CUVELLIER, Notaire Public.
Au No 130 de la rue Gravier, Nile-Orléans.
Le dividende—intérêt semi-annuel de cinq pour cent, dû le premier lundi de février, sera payé aux actionnaires à partir de la date date.
DIRECTEURS :
Geo. Urquhart, M. Pavy,
H. Gally, Placide Fortstall,
G. W. Babcock, Aug. Reichand,
T. Bailly Blanchard, E. Mulenburger,
A. Schreiber, W. B. Schmidt,
Chas. Laitte, J. Tuyes.
21jan—1an

Mouvements

NEW-FOUNDLAND BITTER.

CE BITTER est très remarquable par couleur claire et limpide et par son goût très agréable et aromatique. Sa saveur est légèrement amère et son action sur l'économie est excitante et généreuse. Il est doué d'une énergie vitale qui marque son empreinte salutaire sur l'estomac, le sang et le système nerveux. Il réveille la tonicité de l'estomac, imprime une vigueur au système nerveux et augmente la richesse du sang. Il combat efficacement un grand nombre de maladies, et les enfants, les dames et les entlemen peuvent en prendre sans avoir d'autre inconvénient à redouter que celui de bien se porter.

C'est un Apéritif.

et son action sur l'estomac est vive, excitante et soutenue. Il anime cet organe si important et dont l'heureux fonctionnement est indispensable pour avoir une bonne santé. Il augmente l'appétit, fait cesser les douleurs, aide aux digestions souvent le travail digestif, arrête par la tonicité qu'il révelle dans l'estomac la formation des gaz qui se forment souvent pendant les dicoctions. Il extrait les phlegmes et les matières qui empêchent une bonne alimentation et donnent un goût d'amertume très désagréable dans la bouche. Après son usage le foie dégonfle, la bile s'écoule plus facilement, et ceux qui sont fatigués par une constipation opiniâtre voient cette affection disparaître.

Tous les Médecins

et toutes les personnes qui ont son déjeur sanitaire font le plus grand éloge et le proclament sans pareil pour guérir la dyspepsie, la constipation, les maux d'estomac, les crampes souvent si douloureuses et si tenaces. Il est surtout très avantageux pour les dames d'une santé délicate, qui, sans être malades, se mettre aulit, éprouvent souvent des défaillances et des faiblesses et ont un ventre faible et qui digère mal. Les enfants débiles et les convalescents devront en prendre plusieurs fois par jour, et les parents seront frappés de la rapidité avec laquelle, sous l'influence du NEWFOUNDLAND BITTER la force remplacera la faiblesse et les couleurs vives et les pâles couleurs.

Détruire les Maladies

envenimées de l'estomac, les arrêter à leur début et surtout les prévenir est une propriété incontestable que toutes les personnes honnêtes et dignes de foi reconnaissent au NEWFOUNDLAND BITTER.

Pour la Poitrine

et pour les nombreuses affections des poumons, il agit sûrement par son action excitante et calmante en même temps. Il imprime plus de force à la respiration, calme la toux, fait cracher plus facilement dans les rhumes qui datent de longtemps, et fait disparaître les poions douloureux qui occupent dans les maladies le devant de la poitrine.

Le Sang

est le suc nourricier, la chair coulante qui, comme dans toute l'économie fécondent les organes, comme les fleuves fécondent les verdoyantes campagnes, comme le Nil féconde l'Egypte. C'est lui qui répare les pertes subies par les maladies, les excès et le travail. Avec un mauvais sang—faiblesse ; avec un sang riche—force. Plus le sang contient de globules plus il est riche. Mais ces globules toutes entières entre parties sont formés au dépend des aliments. De même qu'on ne fermier qui vent ensemencer son champ cherche et trouve dans son grenier les graines qu'il lui faut pour les confier à la terre qui les lui rendra au centuple, de même le sang puise dans les aliments sa richesse et sa force. Mais pour que les aliments assent du sang riche, il faut qu'ils soient légères, bien élaborés. Eliminer et différer [illegible] aliments, tel est le rôle de l'estomac. Si le la mineur n'a pas bien cultivé son champ, limme poussera. De même si l'estomac est malade il digérera mal ou pas du tout. La charrue met le champ dans de bonnes conditions pour faire une bonne récolte. Le NEWFOUNDLAND BITTER remet l'estomac dans les meilleures conditions indispensables pour avoir de l'appétit et bien digérer. Le laboureur récolte du blé, du maïs, du cotons de sucre ; celui qui prend ces aliments encore les semailles de blé noir, et les choux, grands comme des arbres, et les froments déjà hauts qui ondulaient à la brise. Chapeau bas, je dis adieu au clocher et j'envoyai un baiser aux deux pauvres croix de bois plantées l'une à côté de l'autre dans le petit cimetière.

Aussi les Femmes Nerveuses

anémiques ou chlorotiques, les jeunes filles pales et ayant des palpitations de cœur, celles surtout qui ne sont pas encore femmes, et qui sont malmenées souvent de fortes coliques et de vives douleurs dans les reins, doivent prendre quatre fois par jour du NEWFOUNDLAND BITTER. La rapidité avec laquelle agit le NEWFOUNDLAND pour activer le retard de certaines jeunes filles est vraiment remarquable, et beaucoup de personnes malades dans les mois doivent à ce bitter de ne plus rien éprouver. Cette action stimulante nous a été confirmée par trop de personnes dignes de foi pour que nous ne prenions la liberté de l'annoncer aux dames et aux jeunes filles, certaines que nous sommes de leur rendre le plus grand service.

Les Habitants des Campagnes

minés par la fièvre, ayant la rate grosse, le sang pauvre, devront, s'ils ont la fièvre depuis longtemps, et s'ils n'ont pas pu la couper par le quinine, essayer le NEWFOUNDLAND BITTER. Nous connaissons des hommes très respectables qui nous ont dit ne s'être guéris qu'avec le NEWFOUNDLAND BITTER de fièvres très tenaces. Cela ne nous étonne pas, car le bitter contient des substances anti fébrules, et si on augmente la dose on est sûr de couper les fièvres et de se guérir radicalement.

Les habitants des campagnes qui sont privés de viande et de légumes frais, ceux qui boivent une eau croupissante et odorante, ceux qui se nourrissent de viande salée ou de riz, tous ces gens-là devront prendre tous les jours un NEWFOUNDLAND BITTER, qui soutenant leur force et leur énergie et combattra l'action mauvaise de leur nourriture et du milieu dans lequel ils se trouvent.

Les personnes qui ont l'habitude de boire dans les bar et celles aussi qui par leur gêne d'affaires sont obligées de boire plus souvent qu'il ne faudrait pour leur santé, feront bien d'adopter comme liqueur de prédilection le NEWFOUNDLAND BITTER.

Jamais ce puissant tonique n'altérera ni ne brûlera leur estomac, et après son usage ils éprouveront ni envie de vomir le matin, ni langue sèche, ni haleine puante. Ils auront ni perte d'appétit, ancun de ces symptômes enfin qui deviennent quelquefois si graves et qui attendent tôt ou tard ceux qui boivent en trop grande quantité des liqueurs fortes.

Exciter l'appétit, fortifier l'estomac, enrichir le sang, voilà la devise du NEWFOUNDLAND BITTER.

22 sept—6m

ESTABLISHED IN 1846
RICE BROTHERS & Co. NEW ORLEANS
IMPORTATEURS ET MARCHANDS
—DE—
Quincaillerie et Quincaillerie d'étagères,
AMERICAINES ET ÉTRANGÈRES,
Aux Nos 89 et 91 de la rue du Camp.
Succursale, au No 565 de la rue des Magasins.
Entrepôt, aux Nos 143, 145 et 147 de la rue des Magasins.
OUTILS de charpentiers et de tonneliers.
MACHINES et outils de forbiasters.
ARTICLES CREUX, en fonte, en ferblanc et émaillé.
FOURNEAUX de cuisine et RECHAUDS.
Toute espèce d'ARTICLES DE MÉNAGE.
FABRICANTS DE
ARTICLES en ferblanc brillant et vernis d'laque.
FOURNEAU doubles, élevés, de Warren, pour cuire du charbon.
FOURNEAU Charter Oak de cuisine, connus depuis dix-huit ans comme le seul fournaux parfait.
Chaque fourneau Charter Oak est garanti.
Demandez le prix et les catalogues qui donnent une description des articles.
15 nov—1 an—v&c

Cinquante mille piastres
SERONT prêtées par le METROPOLITAN LOAN AND SAVINGS BANKS, bureau de la rue du Camp, au-dessous du City Hotel, sur les DIAMANTS, PERLES, MONTRES, BIJOUX, PIANOS, OBLIGATIONS DE L'ETAT OU DE LA VILLE—à un intérêt de quatre pour cent par mois. La Banque ali un intérêt de six pour cent l'an sur les dépôts de soixante jours et davantage ; elle émet des certificats de dépôt, pour six ou douze